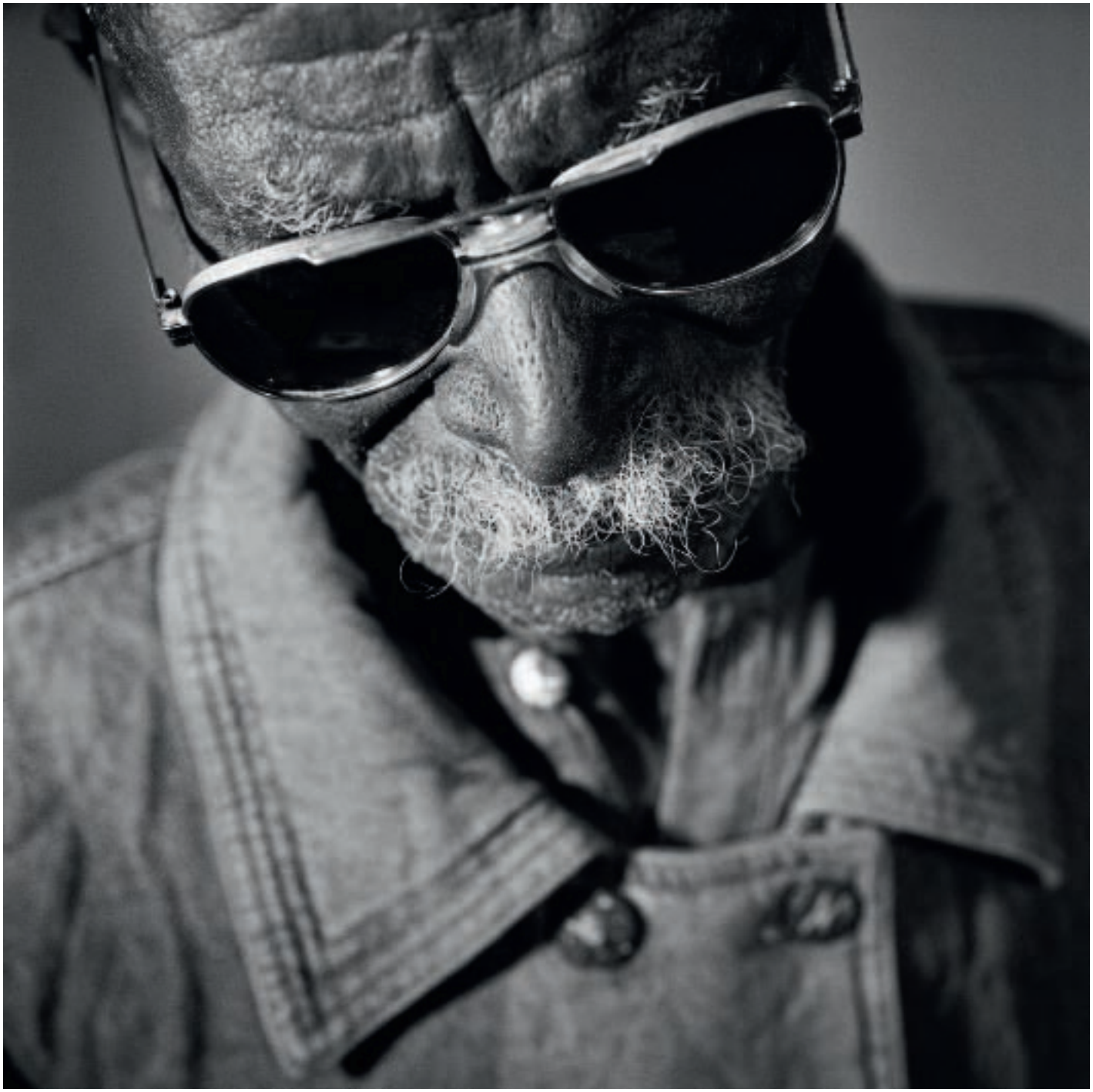
LES MÉPRISÉS DE LA RÉPUBLIQUE

Ce 14 Juillet, des troupes africaines d'anciens combattants ouvrent le défilé sur les Champs-Elysées. Un « diplôme d'honneur » pour services rendus à la nation est inscrit au protocole. La reconnaissance est si tardive que certains pays ont décliné l'invitation. Leur patrie d'antan leur est devenue de plus en plus étrangère au fil des années. La France tarde encore à rendre officiellement honneur à ces « indigènes ». Si médailles et diplômes décorent, ils ne font pas vivre. Et la France ne traite pas équitablement ses vétérans selon qu'ils sont français ou ressortissants d'Etats devenus indépendants, il y a cinquante ans. Pour cette fête nationale, les « oubliés de la République », attendent comme ultime honneur l'égalité de traitement de leur pension pour les quelques années qui leur restent à vivre.

PHILIPPE GUIONIE
SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL, 2008
Alioune Sow a décroché du mur de son salon la photo où il pose en uniforme de tirailleur. C'était il y a soixante-dix ans.



PHILIPPE GUIONIE
ZINDER, NIGER, 2008
Tous n'étaient pas sénégalais. Yaro Magigi, lui, est nigérien.

Page de droite
PHILIPPE GUIONIE
Médailles, décorations, objets, photos anciennes, papiers militaires, lettres, carte de combattant volontaire de la résistance, carte des Forces françaises libres (FFL)... Autant de souvenirs, de documents personnels et officiels conservés par les tirailleurs et leur famille. Au centre : une vieille boîte en fer de chocolat rappelle comment le tirailleur nourrissait l'imaginaire colonial francophone.

CARTE D'IDENTITE
F. F. L.

CARTE DE COMBATTANT
VOLONTAIRE DE LA RESISTANCE

BANANIA

FAIDHERBE

Le tirailleur africain reste la figure emblématique de l'ex-empire colonial

par **Philippe Guionie**

« **Je suis à l'Office national des anciens combattants du Bénin. J'ai rendez-vous avec le directeur, M. Elie. Je suis en avance.** La porte s'ouvre, le bureau du directeur est plein : Zanou, Issa, Anselme, Désiré et tant d'autres m'attendent déjà, avec leurs papiers militaires, leurs médailles commémoratives et leurs souvenirs. Seconde Guerre mondiale, Madagascar, Algérie, Indochine, l'histoire de ce siècle défile devant moi à un rythme effréné. J'écoute attentivement leurs propos, je scrute leurs moindres gestes, je contemple leurs visages marqués par le temps. Leurs mains de soldat semblent si douces que j'ai presque envie de les toucher… » J'avais écrit ces mots à Cotonou, en août 2000. A l'époque, je n'étais plus étudiant en histoire et pas tout à fait photographe. En fait, je crois que je ne savais pas vraiment pourquoi j'étais là. Peut-être, voulais-je voir et toucher des acteurs de la grande Histoire même si la leur se résume seulement à quelques lignes dans nos manuels scolaires européocentristes. Qui suis-je pour demander à ces hommes, anciens soldats d'une patrie perdue, ce qu'ils ont fait, vu ou entendu ? Quelle est ma légitimité pour m'asseoir ainsi à leur table et leur demander de me raconter ? Je me souviens m'être posé souvent cette question. Je crois que je me la pose encore. Vedette de la réclame et figure incontournable de l'imaginaire francophone, le tirailleur est un personnage historique complexe aux multiples lectures : symbole de l'aliénation coloniale pour les uns, exemple de fidélité pour les autres, sa bonhomie naturelle, si souvent louée, lui a attiré bien des sympathies[1] et beaucoup de condescendance. Une histoire d'homme et de soldat. A la fois créature et acteur de l'ex-Empire colonial français, le tirailleur africain constitue aujourd'hui l'une des dernières figures emblématiques de ce temps. Dépositaire d'une mémoire unique de la francophonie, il est devenu le témoin privilégié des relations entre la France et l'Afrique.

PHILIPPE GUIONIE ZINDER, NIGER, ANCIEN TIRAILLEUR NIGÉRIEN, JANVIER 2008
Cet ancien d'Indochine aujourd'hui âgé de plus de 90 ans, évoque avec émotion le souvenir d'une femme indochinoise avec laquelle il s'est marié mais qu'il n'a pas pu ramener au pays.

Je suis au cimetière musulman de la corniche à Dakar. L'océan nous fait face. Immense. Vide. Dans mon dos, la grande ville gronde toujours. Muezzins, klaxon, chèvres. Monsieur Kassé ouvre la voie. Nous passons devant le mausolée de Lamine Gueye, un homme illustre. Plus loin, près du mur d'enceinte, quelques tombes blanchies à la chaux : c'est le carré des tirailleurs. Des hommes illustres aussi. La silhouette du vieux tirailleur serpente au milieu des allées. Coquillage, pierre, plante, rapace, tout lui semble familier. Il y a une osmose étrange entre cet homme et ce lieu réservé. Je le laisse prendre de l'avance. Il s'arrête, hésite, fait quelques mètres, puis s'arrête encore. Il se tourne vers moi. Son regard est une invitation. Je m'approche. Depuis dix ans, en associant portraits et enregistrements sonores, je parcours ainsi ces terres d'Afrique de l'Ouest et d'Afrique centrale à la recherche de ces hommes, de leurs veuves, d'une descendance. Dans cette quête mémorielle, je me laisse guider par le rythme de la rencontre, le son du témoignage, la force du regard. Je veux voir l'homme et non le soldat, l'esprit et non le canon, l'Africain et non la médaille. Désormais ma mémoire est jalonnée par leurs visages : Auguste Lô posant avec sa canne face à l'océan à Saint-Louis du Sénégal, Yaro Magagi et ses moustaches effarouchées à Zinder au Niger ou encore Delou Dan Jouma et Zenabou El Hadj Dan Hamada aux joues scarifiées, veuves du même tirailleur nigérien à Maradi. Le cri de Boubacar Diop, tirailleur sénégalais de la guerre d'Indochine, résonne encore dans ma tête. « Pourquoi on nous a oubliés ? » Ce jour-là à Ziguinchor en Casamance, mon silence était plus assourdissant que les mots de sa colère. Cette série de portraits ne fait pas office de livre d'histoire de substitution,

PHILIPPE GUIONIE
SÉNÉGAL, 2006
Le tirailleur Auguste Lô à Saint-Louis-du-Sénégal.

ni de pamphlet univoque contre la « France ingrate ». Ne cherchez pas dans ces photographies une quelconque nostalgie de la France coloniale ou la glorification de son œuvre soi-disant « civilisatrice ». Les historiens sont là pour en débattre. Loin de moi aussi, l'idée d'écrire une hagiographie du soldat noir. J'ai trop de respect pour eux. Je suis photographe et ce ne sont que des photographies. Elles témoignent d'un vécu personnel où se révèle une histoire faite de personnes, de lieux, d'atmosphère et de sentiments. Par leurs témoignages, leurs mots et leurs visages, ces hommes et ces femmes nous donnent à voir une histoire oubliée ou méconnue. Leurs souvenirs de guerre sont leurs souvenirs de jeunesse. Et chacun a sa guerre. Les ombres noires du soldat sont tenaces. Aucune exhaustivité mais des sentiments de vérité. C'est une histoire sensible, douloureuse, qui dérange. Doit-on pour autant l'effacer ou l'inscrire dans une mémoire figée, restrictive ? Le photographe devient passeur de mémoire. Voir et transmettre. J'ai voulu écrire en photographie cette histoire humaine et l'inscrire dans le temps. Celui de la mémoire collective et celui du temps présent, en sachant qu'il n'est jamais facile de photographier la mémoire des hommes. Cette valorisation d'un patrimoine humain prend également une acuité particulière, à l'heure où se manifeste la nécessité d'ancrer l'immigration dans la mémoire collective et de lui rendre sa juste place dans une perspective d'histoire commune et partagée.

A l'aube des célébrations du cinquantième anniversaire des indépendances africaines, je redoute toutes ces commémorations et autres défilés carnavalesques qui parlent des morts mais oublient les vivants. Je repense à Abdoulaye N'Diaye, dernier tirailleur sénégalais de la Première Guerre mondiale, le dernier de cette « force noire à consommer avant l'hiver »[2], mort le 10 novembre 1998, à l'âge de 104 ans, à la veille de recevoir la Légion d'honneur ! Ces tirailleurs africains sont, pour quelques années encore, nos contemporains. Ils vivent quelque part dans la brousse ou le bled, le quartier ou le foyer. Ce ne sont que des hommes devenus vieux dans leurs corps, déjà presque morts dans nos pensées « oublieuses ». Ce ne sont que des femmes qui perpétuent sur le front du souvenir, le visage et la parole de leurs vieux. Ce ne sont que des jeunes, descendants et ayants droit, qui savent ou ne savent pas. Ce ne sont que des jours de peur sans mémoire. Le tirailleur marche seul, sa mémoire aussi. ●

A lire : « Anciens combattants africains : des visages et des mots pour mémoire » (livre et CD audio), de Philippe Guionie, textes de Gaston Kelman, éd. Les Imaginayres, 98 p., 28 euros.

1. « Ils sont touchants de candeur, de confiance, d'irréflexion... », Albert Londres, en 1915, dans « Le Petit Journal ».

2. « La force noire », du colonel Charles Mangin, éd. Hachette, 1910.